







Conception graphique de la collection  
Fabrice Luraine, Marine Ruault  
Typoésie générative : [www.asciiland.net/des-reels](http://www.asciiland.net/des-reels)  
Caractère typographique : Courier

Typographies de la maquette intérieure : Junicode  
et Decalotype  
Maquette intérieure : Lucie Quézin et Marine Ruault  
Relecture : Marie Afonso et Sylvain Bertrand

Éditions du commun – Rennes  
[www.editionsducommun.org](http://www.editionsducommun.org)



Cette œuvre est sous licence Creative Commons :  
Attribution – Pas d'utilisation commerciale –  
Partage dans les mêmes conditions 4.0 International.  
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>  
Éditions du commun © septembre 2021  
Xavier Calais © septembre 2021  
ISBN : 979-10-95630-42-5

Dépôt légal : septembre 2021

Xavier Calais  
**La mélancolie de la nasse**



---

éditions du commun

---



Pour Anne





L'autre jour, en rejoignant la manifestation contre la réforme des retraites, je me disais qu'elles étaient tout de même bien ennuyeuses ces manifestations dont on sait dès le début comment elles se termineront, dans la mesure où tout, absolument tout, jusqu'au moindre détail, croyez-le ou non, y est prévu, programmé, organisé. Rien ou presque n'y est laissé au hasard. On pourrait régler sa montre sur le passage place de la République ou le bris de la vitrine du Crédit agricole du boulevard de la Liberté.



Et si j'ai aimé le bruit des coups de burin sur les distributeurs de billets, le chant des vitrines qui volent en éclats, les formes bizarres que dessinent les marteaux sur les devantures des agences immobilières, les coups de pied contre les vitres de ces entreprises qui vendent des immeubles moches de haut standing — aux noms de *Riviera* et de *Central Park* — si j'ai goûté à la poésie des débordements, aux spectacles des destructions de caméras de vidéo-surveillance par des grimpeurs agiles, montant le long des gouttières ou des lampadaires pour péter ce qui transforme nos centres-villes en supermarchés sous surveillance, si j'ai de tout mon souï applaudi à ces gestes qui nous sortaient de notre léthargie, il me semblait que j'étais devenu moins sensible, ces derniers temps, à la beauté de ces moments de grâce.





Certains de ces moments-là continuaient pourtant de vivre en moi leur existence autonome. Il m'arrivait, dans des sommeils agités, d'en rêver la nuit... Lors d'une manif sauvage et nocturne du printemps 2016, une Porsche avait été incendiée sur le parking situé sur les quais, en face de l'ancien cinéma Gaumont. Il me semblait n'avoir jamais vu de ma vie plus beau feu de camp. Est-ce que tout ce qui nous entravait ne pourrait pas ainsi partir en fumée et disparaître dans le néant pour toujours ? Alors que la manifestation avançait vite, je m'étais arrêté quelques secondes, ému, pour regarder la Porsche en train de cramer. C'était un sacrifice fait à la lune qui, cette nuit-là, si je me souviens bien, était pleine, lumineuse, là-haut dans un ciel sans nuages. Cette nuit magique ne pouvait être qu'une nuit de pleine lune. Alors que j'étais arrêté devant la Porsche en flammes, comme subjugué, hypnotisé, captif émeutier, un ami m'avait tiré par la manche pour que nous hâtions notre pas et rejoignons le reste de la manifestation qui se dirigeait vers le local du Parti socialiste. Il n'y avait pas une seconde à perdre. Les flics, bizarrement absents, pouvaient débarquer à tout moment. Mais nous étions vifs, rapides, comme ivres de ces semaines incandescentes de lutte intense. Nous n'avions pas besoin de Faucon Millenium pour filer à toute vitesse dans

la nuit car nous flottions déjà au-dessus du sol. L'espace et le temps n'étaient plus pour nous des conditions de possibilité de nos courses enfiévrées. *Rennes est magique*. Quelqu'un l'avait tagué sur un mur. En quelques mots bien choisis, une main anonyme avait résumé notre état d'esprit.

Et puis, au fil du temps, c'est comme si nous avons été réduits à quelques rituels dévitalisés que nous devons faire, par devoir, parce qu'il fallait bien manifester, parce qu'il fallait bien essayer de résister à l'ennemi qui gagnait partout du terrain et triomphait ici d'être parvenu à transformer la ville en un espace aseptisé, sécuritaire et lisse. J'étais fatigué et déprimé. Il me semblait que seuls nos ennemis pouvaient encore nous surprendre par leur volonté décuplée de nettoyer cette ville que nous avons tant aimée, de liquider tout ce qui ne rentrait pas dans le rang, tout ce qui ne se soumettait pas. Et pour ce faire, la Municipalité avait des réserves inépuisables. Elle avait, à son service, les forces de police, toujours fidèles au poste. Elle avait, à son service, des communicants qui masquaient sous des slogans débiles des réalités crues. Elle avait, à son service, des artistes domestiqués pour témoigner des largesses que leur accordait le pouvoir en échange de toutes les compromissions, de toutes les danses du

ventre devant les décideurs politiques. Ces apparatchiks ternes ne régnaient encore que parce que nous étions assoupis, somnambules, déambulants approbatifs, disant *oui* à tout ce qu'il y avait de plus niais et de plus faisandé ici-bas et qui trônait majestueusement à l'Hôtel de ville.

Un soir, des années plus tôt, les portes de la Mairie avaient presque cédé sous les coups des assaillants. L'Hôtel de ville avait failli être envahi. Ce n'était pas un soir de printemps mais une nuit froide de l'hiver 2010. L'intrusion n'avait été empêchée que par l'intervention de quelques bacqueux, télescopique en main. Le matin même, il avait neigé. Je m'en souviens bien. J'étais au commissariat, avec des camarades, la main droite menottée au banc. Dehors, il neigeait. On pouvait voir, par la fenêtre du comico, la neige tomber à gros flocons. C'était très beau. Nous avons été délogés, quelques heures plus tôt, au petit matin, du squat ouvert pour organiser la lutte contre la réforme des retraites. Des flics casqués, matraque et bouclier en main, nous avaient fait monter dans des camions. Nous avons traversé la ville bouclés dans une de ces cellules individuelles de fourgon de police. Je n'avais encore jamais été enfermé dans un espace aussi exigü, aussi froid et métallique. Malgré l'inconfort de la situation, je pouvais



repenser à toutes ces journées merveilleuses que nous venions de vivre comme on traverse un rêve. Peu importe ce qui allait se passer par la suite, je savais que nos ennemis ne pourraient jamais nous enlever le souvenir de ce que nous avons vécu. Ils pouvaient, s'ils le voulaient, nous encager, nous étions vivants, plus vivants que jamais. Les feux de la révolte brûlaient dans la ville comme si cinq mille chimpanzés avaient dynamité leur zoo. Mais ces feux qui à l'époque illuminaient nos nuits n'avaient-ils pas été depuis lors éteints au kärcher ? Ainsi donc la pacification triompherait et elle aurait ce goût de cyanure... *Du possible, du possible, sinon j'étouffe ! De l'imprévu, de l'imprévu, sinon je meurs !*



Tout était devenu prévisible, si prévisible, trop prévisible. Je m'étais fait cette réflexion mélancolique en abordant la place Charles de Gaulle, lieu de départ dorénavant de toutes les manifestations. Je regrettais que les choses ne soient pas différentes de ce qu'elles étaient. Les journées de mobilisation se succédaient, comme prises dans le cycle infernal de l'éternel retour du même. Et la vie, pendant ce temps-là, semblait comme absente de nos marches ritualisées. *Toi qui marches par ici, abandonne tout espoir d'être surpris !* J'avais l'impression que j'aurais pu prévoir tout ce qui allait se produire devant moi, même le



plus insignifiant, comme si j'étais devenu une sorte de Madame Irma. Mais n'était-ce pas précisément la condition commune de tous ceux qui, en cette fin de matinée, marchaient vers le lieu d'où devait partir, encore une fois, la manifestation ?

Quand je suis arrivé au point de rendez-vous, les drapeaux des syndicats flottaient au vent, mais si ce jour-là on les avait mis en berne, pour moi ça aurait été la même chose. J'avais l'impression de me rendre à un enterrement. Mais de qui était-ce donc l'enterrement ? Pour qui sonnait le glas ? Pour vous, pour moi. La situation était claire et l'avenir obscur. Nous étions comme morts et notre agonie allait durer éternellement, yeux fermés et lèvres closes. Sur le chemin qui menait au lieu de rendez-vous, je me suis même demandé si je ne devrais pas plutôt filer tout droit, continuer ma route pour voir ce qui pourrait bien se produire d'inattendu, pour laisser une place à cet inattendu, quelle que soit la forme qu'il puisse prendre.

Mais ce matin-là, j'avais aussi l'âme d'un poète-aventurier qui désire plus que jamais sortir des sentiers battus et ressentir les frissons de l'inconnu. *Ô levez-vous vite orages désirés qui devez emporter nos frêles embarcations sur les tumultes des flots déchaînés !*

J'étais d'humeur à taquiner la rime, à disrupter le langage et nos imaginaires modelés par les mains expertes des managers néo-libéraux. Les « frêles embarcations » étaient, bien évidemment, une métaphore des camions de la CGT et de FO. Et Fabrice Le Restif<sup>1</sup> serait, dans le poème à venir, une sorte de figure rimbaldienne de la révolte logique contre ces bourgeois poussifs en redingote qui se pavanent dans des parcs aux pelouses mesquines. Ce texte que j'imaginai dans ma tête était d'avance audacieux, surprenant et inventif. C'était un poème à multiples clefs pour toutes sortes de serrures. Et ce Le Restif breton, pour ne pas dire rennais, aurait un lien mystérieux avec Restif de La Bretonne, surnommé le Hibou-Spectateur, auteur des révolutionnaires *Nuits de Paris*, amateur de dérives nocturnes et érotiques. Mais toute comparaison est bien évidemment trahison car Fabrice Le Restif est lui, c'est bien connu, triste comme un bonnet de nuit. S'il rentre très tôt chez lui, alors que la manifestation n'est pas encore terminée, ce n'est pas par crainte des débordements, des affrontements et autres imprévus, mais parce qu'il aime, comme les poules, à se coucher tôt.

On ne pouvait pas compter sur lui pour nous préparer quelques surprises. Nous

---

1. Représentant syndical de FO 35

aurions pourtant bien aimé le voir, debout sur la camionnette du syndicat, appeler la foule à percer les cordons de police qui nous faisaient face. Nous aurions aimé l'entendre gueuler que rien dorénavant ne pouvait plus nous arrêter, puisque nous étions si nombreux, parce que nous étions la masse, la multitude assoiffée d'horizons neufs, nous qui avons les poches remplies de cailloux pour ceux de la maréchaussée et des vestons propres pour faire honneur à ce grand jour, le jour où les flics reculeraient, apeurés par notre joie et notre détermination. Nous aurions aimé l'entendre s'époumoner, perché tout là-haut sur sa camionnette, son écharpe autour du cou, ses cheveux de poète bohémien dans le vent, sa barbe de barde des ruelles mangeant son visage, ses joues creusées par les nuits sans sommeil de celui qui a rêvé les yeux ouverts, rêvé à ce soulèvement-là. Nous aurions aimé l'entendre appeler ses camarades, et tous les autres, à se tenir unis, au coude à coude, moquant la débandade de ces forces de police qui laisseraient derrière elles leurs véhicules vides, les portes ouvertes et les gyrophares encore allumés, leurs motos par terre, renversées... La ville serait sens dessus dessous, enfin rendue à la vie et à la poésie... Mais c'est moi qui rêve les yeux grands ouverts, comme si j'avais pris un buvard de LSD.

J'avais soif d'aventure, d'imprévu, de poésie, mais je n'oubliais pas pour autant que je vivais à Rennes, dans cette ville autrefois rock, qui avait vendu son âme à la French Tech, tout ça pour faire rayonner une attractivité de pacotille. Et si dorénavant quelque événement surprenant devait fracturer l'existence, autre chose que la vitrine du Crédit agricole du boulevard de la Liberté, ce ne serait pas dû au hasard ou aux manifestants, mais aux flics chargés de la sécurité publique. Les cow-boys criards de la CDI<sup>2</sup> tendaient des traquenards au cortège de tête. Ils se cachaient dans les ruelles adjacentes, guettaient le passage de la manifestation et chargeaient en hurlant, matraque à la main, comme s'ils jouaient dans une reconstitution télévisée bon marché de Mai 68. Pas de budget pour les barricades, pour les tas de pavés, pour les voitures renversées et brûlées, juste un peu d'argent pour une compagnie de flics aux visages patibulaires et au chef dont la bêtise n'a d'égale que la très grande violence. La chance de ce dernier est de vivre à notre époque et non à des périodes plus sombres pendant lesquelles on imagine à peine les horreurs dont il aurait été capable. Comment décrire cette compagnie-là sans insister sur la brutalité crasse dont font systématiquement preuve ses membres ? Leur chef est une sorte d'Averell un peu effrayant au

---

2. Compagnie départementale d'intervention

regard vide. Personne n'a envie de croiser ce regard-là. C'est comme de jeter un caillou dans un puits sans fond.

Si les flics de la CDI chargeaient les cortèges en gueulant, matraques en l'air prêtes à s'abattre sur les corps, semblant y prendre un plaisir pervers et trépignant comme des gosses quand ils étaient parvenus à arracher la banderole de tête, les manifestants, eux, goûtaient aux joies de la *nasse*. Ce mot sonnait comme le titre du dernier roman d'un Michel Houellebecq qui aurait arrêté le Xanax et serait devenu activiste politique, tendance black bloc. La nasse n'était-elle pas devenue la métaphore de notre condition humaine ? Dorénavant, quand je franchissais le seuil d'une boulangerie, je surveillais mes arrières et je faisais bien attention à ce que la porte automatique ne se referme pas dans mon dos, afin d'avoir toujours la possibilité de m'enfuir, si nécessaire. C'était devenu une priorité constante qui virait à l'obsession : ne surtout pas me faire nasser.

Après *L'Âge des extrêmes*, n'étions-nous pas entrés dans *Le Temps des nasses* ? Des historiens devaient déjà être en train d'écrire une histoire de la nasse. Grégoire Chamayou préparerait une *Théorie de la nasse* à paraître, très bientôt, aux éditions La Fabrique. Après *Le Vertige de l'émeute*, Romain Huët serait en train de

terminer son prochain livre : *La Mélancolie de la nasse*. Il y décrirait comment on s'emmerde dans une nasse, comment on se serre les uns contre les autres, comment on nous serre les uns contre les autres, comment on pisse entre des voitures, comment on abandonne sous ces voitures des masques de piscine, des foulards, des marteaux, comment on fait des blagues pour tuer le temps ou pour lutter contre l'angoisse, comment on se prépare à la garde à vue en répétant sa fausse identité, comment on se fait un nouveau visage pour la photo, comment on se débarrasse de tout ce qui pourrait être compromettant : les tracts, les recueils de poésie, les essais philosophiques de la théorie critique, les fanzines, les films de Jean-Claude Brisseau, de Chantal Akerman, de Jacques Nolot, tout ce qui vous singularise, tout ce qui ne relève pas de la came fournie par les *mass media*, tout ce qui pourrait être à charge, tout ce qui pourrait être retenu contre vous, bref tout ce qui pourrait vous désigner comme étant un individu appartenant à une mouvance considérée comme dangereuse depuis tant d'années par les pouvoirs publics, le recueil de poésie étant de toute évidence l'arme la plus dangereuse.

Et les flics le savent bien. Ils ne vous feront pas de cadeau si jamais ils vous trouvent en possession d'un de ces beaux livres imprimés

en peu d'exemplaires sur papier vergé. Et un juge ne vous le pardonnera pas plus. Pour eux, vous êtes inconscient de vous rendre dans une manifestation avec un livre. Et ne venez pas leur dire que c'est pur hasard si vous avez dans votre sac ce recueil de poèmes, recueil que vous aviez l'intention d'aller lire un peu plus tard au parc du Thabor. Ils vous répondront qu'ils ont déjà entendu ce genre d'explication, que *comme par hasard* si on a sur soi un recueil de poèmes, c'est pour aller le lire dans un parc, jamais pour s'en servir comme d'un projectile pour une politique à l'état naissant. Le magistrat fera remarquer sèchement que ce n'est pas à un vieux juge que l'on apprend à faire la grimace.

Un chapitre entier de *La Mélancolie de la nasse* de Romain Huët, placé sous les auspices bienveillants de la phénoménologie, décrira précisément comment l'excitation du corps en mouvement pendant la manifestation se dissipe quand le manifestant réalise qu'il est nassé, prisonnier, empêché dans son ouverture vers le monde, vers l'Autre, cerné comme Numéro 6 dans son village baroque de série télé. La nasse est cette impasse dans laquelle nous nous sommes engouffrés, sans réaliser qu'il n'y a pas d'issue dans une impasse, que c'est le propre même de l'impasse d'être sans issue. Et c'est précisément pour cette raison,

comme dit Henri Michaux, que l'impasse a des vertus, dans la mesure où elle nous oblige à trouver en nous, et rien qu'en nous, les ressources pour nous sortir de là, *par nos propres moyens*.

Je me souviens très bien que la manifestation, ce jour-là, s'était fait charger dès le début, avenue Janvier. La CDI avait surgi, tapé dans le tas, fait reculer les manifestants ahuris et, pour certains, blessés. C'était devenu la norme. Les coups tombaient, sans sommation. Il ne s'était rien passé, la manif avait à peine commencé qu'elle s'était déjà fait charger. Et après cette charge, la manif, comme sonnée, avait été sans rythme, sans intensité aucune. Les coups des flics avaient refroidi les ardeurs qui n'avaient pas eu le temps, au cours de la manif, de se réchauffer, par la joie, par les regards des camarades, par les mains amies, par tout ce qui donne à la manif sa raison d'être. La joie était tuée dans l'œuf. L'insouciance noyée sous les jets de gaz poivre direct dans les yeux de celles et de ceux qui s'avançaient en première ligne. C'était devenu une triste habitude. Et nous étions, encore une fois, revenus tristes et déçus, au pas de course et au point de départ, comme s'il ne fallait surtout pas que M. Le Restif rate son bus. Il ne s'était, encore une fois, rien passé. Nous avons fait le tour du périmètre dans lequel

nous étions tolérés et c'est tout. Rien d'autre. Nous savions que les flics étaient là et qu'ils nous guettaient, prêts à fondre sur nous au moindre faux pas... Regarde, il y a une ruelle qui monte vers le centre-ville... À droite... Peut-être pourrions-nous nous y engouffrer ? Et puis, soudain, des boucliers qui surgissent et Averell qui dépasse d'une bonne tête la ligne bleu marine et casquée.

Ce n'est qu'après le morne premier tour qu'une manif non déclarée avait commencé. Ce jour-là, une action était prévue. Un tract avait été distribué dans la manif. Il était écrit que c'était une action pour celles et ceux qui étaient déters. Si on m'avait demandé de résumer mon état d'esprit, à ce moment-là, je ne sais pas si j'aurais utilisé le mot « déter ». J'étais plutôt fourbu... C'est un joli mot « fourbu ». C'était le mot préféré de Nicolas Bouvier, l'auteur de *L'Usage du monde*, ce grand voyageur qui est parti se perdre dans la poussière du monde, qui a parcouru les routes jusqu'en Afghanistan, jusqu'en Inde, jusqu'à Ceylan où il est devenu dingue et où il a croupi, dans cette impasse qu'était devenue sa propre vie. J'étais moi aussi fourbu, sans avoir rien fait, et j'aurais bien aimé allumer une cigarette, comme Nicolas Bouvier qui les fumait à la chaîne. Elles lui donnaient cette belle voix grave... Mais j'avais arrêté de fumer.

Je n'avais plus rien à quoi me raccrocher, sinon à ce tract qui appelait à rejoindre une action.

Oui, j'étais fatigué, pris dans les rets de Saturne. Mais en y réfléchissant bien, je me sentais aussi un peu déter et la perspective d'une action n'y était pas pour rien. Oui, il fallait agir plutôt que geindre ! Comme le disait si poétiquement Booba dans *Boulbi* : « Ouais mec, bidon d'essence allumette, j'y vois pas clair sans mon fusil à lunette. J'fais plus de biff qu'au tiercé, Caliméro se plaint moins la coquille percée ». Ce que ça signifiait ? L'action allait nous sauver. Il fallait cesser de faire son Caliméro et agir. Il fallait cesser de croire au Destin, au Messie, au Hasard, au Tiercé, mais croire en ses propres capacités et se saisir de ce qu'il y avait à portée de main : les bidons d'essence et les allumettes, les parapluies ouverts comme des coquilles d'œuf fêlées. C'était clair, non ? Et pour ceux qui ne voyaient pas clair, il y avait des fusils à lunette. Booba, dans ses chansons aux millions de vues sur YouTube, lançait des messages subliminaux et insurrectionnels. J'avais bien reçu le message. Je n'avais pas besoin de décodeur ou d'une nouvelle machine Énigma. Le code était cassé. Le message était transparent. Booba nous avait envoyé son appel au soulèvement depuis Miami. Nous avions avec nous le boss du *rap game*. Nous ne pouvions pas perdre.

La dernière fois que j'avais participé à une action, c'était le 5 décembre 2019, c'est-à-dire le premier jour d'un mouvement social qui s'annonçait historique. Ce matin du 5 décembre était un matin plein de promesses. L'aube n'avait pas encore pointé le bout de sa rosée que nous étions déjà plusieurs dizaines dans la nuit, déterminés à agir, à participer au blocage de ce foutu pays, car nous savions que nous n'y arriverions que comme ça, par le blocage de l'économie, des flux, de tout ce qui pouvait se mettre en mouvement à une heure aussi matinale. Nous allions mettre un frein au moteur qui faisait tourner la machine. Dans tout le pays, des hommes et des femmes s'approprièrent, eux aussi, à bloquer une route, un rond-point, un pont, une bretelle d'autoroute, une rocade, un périphérique, une zone commerciale, une zone industrielle sud-est, nord-est, nord-ouest, etc. Tout était encore à inventer, ce matin du 5 décembre, pour qui voulait bloquer l'économie et nous étions une petite centaine, au coude à coude, à marcher dans la nuit, à rechercher ces pneus et ces palettes cachés la veille, matériel qui nous permettrait de faire les plus belles barricades. Nous n'avions malheureusement pas trouvé grand-chose, comme si le plan B était devenu le plan A sans que nous ayons été prévenus. Où étaient donc les larges palettes et les gros pneus noirs qui font de belles fumées dans

le ciel, comme des messages de Sioux ? Si le matos était manquant, du peuple il y en avait. Et c'est ça qui comptait. Je me souviens des amis qui étaient là. Je distinguais leur silhouette dans la nuit. Cela faisait chaud au cœur. Personne n'était seul dans cette nuit-là. Nous étions tous et toutes reliés par des fils invisibles.

Nous avons commencé à installer les pneus et les palettes sur le grand rond-point qui est aussi, pour ceux qui viennent de Nantes, la porte d'entrée dans la ville. Tout se mettait en place. Chacun prenait ses marques. Chacun voulait se rendre utile. Il n'y avait pas une minute à perdre. C'était une ruche sans reine où tout le monde s'activait. Et soudain, des lumières ont éclairé la nuit. Ces lumières, telles des lucioles en provenance du sud, de l'est, de l'ouest, se dirigeaient vers nous. Pendant quelques secondes, ce fut beau, tellement inhabituel, surprenant. Je posai le pneu que j'avais dans les mains et je regardais ce spectacle incroyable. On m'aurait annoncé une rencontre du troisième type que je n'aurais pas été surpris. Toutes les énergies étaient les bienvenues ! Humaines et non-humaines... Nous n'allions pas faire de discrimination. Il y avait de la place, sur le grand rond-point, pour faire atterrir sans problème une soucoupe volante. Puis, j'ai entendu des cris et

j'ai distingué dans l'obscurité des corps en mouvement, courant dans notre direction, agitant en l'air leurs bras ou je ne sais quoi... Était-ce un autre groupe qui s'était donné rendez-vous ailleurs et qui venait nous prêter main-forte pour cette journée qui s'annonçait « énorme », ainsi que l'avait prédit, quelques jours plus tôt, un philosophe spinoziste dans un amphi plein à craquer de la fac Rennes 2, « énorme » comme un tsunami composé de toutes les colères retenues pendant trop longtemps ? Mais le reflet bleu dans un bouclier ne pouvait pas être confondu avec quelque lumière bizarre ou avec la première lueur de l'aube. Non. Soudain, j'ai réalisé : des CRS arrivaient de tous les côtés et nous fonçaient droit dessus en hurlant ! Les quelques palettes qui tenaient à peine debout en un équilibre précaire ne pouvaient en aucun cas constituer une véritable barricade capable de ralentir leur progression. La barricade, ce matin-là, avait plusieurs côtés et les CRS étaient de tous les côtés. Nous n'avions pas les moyens de nous défendre. Nous nous sommes vite retrouvés encerclés. À peine le temps de reprendre notre souffle et nous étions nassés.

Et cette nasse était étroite. J'avais connu des nasses plus confortables. Nous étions serrés les uns contre les autres. Il faisait encore nuit. Il faisait froid. Même si ça vous est déjà

arrivé, cela fait bizarre. Et puis je repensais aux barricades et à tout le matériel qui manquait. Pourquoi est-ce qu'il n'y avait pas eu assez de pneus et de palettes ? On ne pouvait pas faire une belle barricade sans un minimum de matériel. Cela aurait pu tout changer. J'ai demandé à un camarade : « Mais où étaient donc les palettes et tout le reste ? » Il m'a répondu : « On a merdé... Mais cela sera vite oublié... C'est le premier jour d'un grand mouvement social ! » Ah oui, c'est vrai, j'avais oublié...

Le mouvement social contre la réforme des retraites n'avait pas encore commencé et nous étions déjà nassés. Notre ville était en bas de tableau dans le classement de *L'Express* des villes où il fait bon lutter et si ça continuait nous allions carrément être relégués en deuxième division. Un coach-camarade aurait pu essayer de nous remotiver avec un discours du genre : « On n'a pas réussi à bloquer un rond-point ! Ho ! Un rond-point, on se réveille là ! Le match n'est pas fini ! En fait, il n'a même pas commencé, donc on ne peut pas avoir déjà perdu, c'est pas possible, c'est pas logique ! Alors dès qu'on est sorti de la nasse, si on sort un jour de la nasse, on se reprend et on garde l'esprit positif, okay ? » Mais il n'y avait pas de coach-camarade pour nous motiver et on n'était pas dans



*Les Yeux dans les Bleus.* Les seuls bleus qu'il y avait autour de nous, c'étaient des flics dont on ne voyait que les yeux par les ouvertures de leur cagoule. Et il n'y avait pas de bagnoles entre lesquelles on pouvait pisser. Il n'y avait pas assez d'espace pour se dégourdir les jambes. Elle était nulle cette nasse. On était à la merci des Robocops. C'était ça le plus difficile à encaisser. La balle n'était plus dans notre camp. C'étaient les Robocops qui décidaient dorénavant du tempo. Si ce mouvement social promettait des surprises, elles n'étaient pas forcément du genre de celles qui font plaisir.



Mais ce 5 décembre était maintenant loin, très loin, c'était début décembre, c'est-à-dire l'année précédente. C'était il y a une éternité. Nous étions maintenant en janvier. Or, avec la nouvelle année, s'ouvrait une nouvelle séquence. Notre ville allait remonter dans le classement. On allait assister, comme on dit dans le jargon sportif, à une sacrée *remontada*. Ils allaient voir ce qu'ils allaient voir. Je les voyais déjà les types de la CDI déposer à nos pieds, en signe d'allégeance, leur LBD40. Je sentais bien que cette fois-ci tout allait se passer différemment et que nous la tenions enfin, notre revanche.



Nous sommes donc partis faire une action. Nous avons marché, joyeux et pleins d'entrain. Je ne sais plus qui a prononcé le mot, mais quand nous sommes passés près du pont de Nantes, les CRS nous empêchant de tourner à droite et à gauche, et que nous avons continué dans cette rue qui longe la voie ferrée, quelqu'un a prononcé le mot « nasse ». Je n'ai pas voulu entendre ce mot qui me rappelait de mauvais souvenirs et j'ai dit quelque chose comme : « Oui, ils sont vraiment à *la masse* les flics de la CDI. » Nous avons donc continué à longer la voie ferrée. La rue me semblait interminablement longue. Mais je ne voulais pas y penser. J'imaginai plutôt nos victoires à venir. Avant cela, il y aurait, bien entendu, des combats à mener, des batailles à livrer mais la victoire était au bout du chemin. Et c'est tous ensemble que nous remporterions cette victoire. Chacun et chacune y auraient sa part. Il n'y aurait pas d'un côté des meneurs et de l'autre de simples participants mais un collectif qui en se dépassant peut remporter des matchs difficiles, arracher des victoires à la dernière minute, pendant les prolongations. Le futur n'était pas écrit. C'est nous qui écrivions le présent avec notre audace et notre détermination. Je voyais l'avenir s'ouvrir devant nous comme la mer devant Moïse... Mais bizarrement personne ne chantait ou ne lançait de slogans à reprendre en cœur.

Les pas étaient lourds et la manif sauvage de plus en plus sage. Et soudain, les types de la CDI se sont dressés devant nous. Ils étaient là, avec des CRS, au milieu de la route... Et il y avait peu de chance qu'ils nous laissent passer. Ils n'étaient pas du genre à faire des miracles. Le problème, c'est que lorsque je me suis retourné, j'ai découvert qu'ils étaient aussi derrière nous.

À gauche, il y avait la voie ferrée et un grillage très très haut. Impossible que nous passions en nombre. Il ne restait donc qu'un passage, à droite, par une cour d'immeuble. Nous nous y sommes engouffrés à quelques-uns. Nous avons contourné l'immeuble. Il suffisait ensuite de passer par-dessus un mur pas très haut et hop, nous échappions à la police. Ni vu, ni connu, nous avons disparu et nous étions ailleurs à faire une action. *La remontada ! La remontada !* Mais derrière le mur, un type en jogging avec des cheveux gras mi-longs, comme sorti d'un film d'Aki Kaurismäki, était en train de s'agiter. Je me suis vite rendu compte, alors que j'allais passer par-dessus le mur, qu'il tenait une gazeuse dans sa main gauche. Qu'est-ce qu'il fout là celui-là ? me suis-je demandé. Il a l'air encore plus *freaky* que le chef de la CDI, ce qui n'est pas peu dire. Il avait l'air paniqué, doigt sur la gâchette de la gazeuse.

Il nous a lancé : « Vous pouvez pas entrer ici, c'est interdit, c'est un terrain militaire ! Ils ont des armes les militaires, ils peuvent tirer ! » J'ai demandé : « Vous êtes sérieux, là ? On peut passer ? » Il m'a répondu : « Avance et je te gaze ! Les militaires, eux, ils tireront ! Restez de l'autre côté du mur ! » Nous avons un peu réfléchi, pas très longtemps à vrai dire, il fallait bien le reconnaître : nous étions nassés.

Nous étions tous bloqués au niveau d'une entrée de parking privé. Quelques maisons étaient égarées dans ce *no man's land* perdu entre une voie ferrée et un terrain militaire. Une dame est sortie de sa maison. Elle avait peur avec tous ces CRS dans le quartier. Elle craignait que si les CRS chargent, les manifestants se réfugient dans les maisons. Elle imaginait les manifestants se cacher dans les chambres à coucher et les CRS matraquer dans son salon. Pour elle, c'était l'horreur. En plus, nous a-t-elle dit, affolée, il y avait un bébé à l'étage. Quelqu'un l'a rassurée. Tout se passerait bien. Comme c'était sa première nasse, elle paniquait, c'était bien normal. C'est assez rare de se retrouver nassé sans avoir quitté sa maison. Mais il y a des avantages : si la nasse s'éternise, on peut aller se coucher. Nous, on n'avait pas le choix. On devait prendre notre mal en patience... Chacun s'occupait comme il pouvait... Ceux qui avaient des masques de

piscine et des parapluies les planquaient près des boîtes aux lettres... Un peu après, les flics sont venus récupérer un stock de parapluies. Mais dans cette nasse-là, nous avions de la place. C'était déjà ça. Et puis il faisait soleil. On n'avait pas à se plaindre.

La nasse s'est ensuite resserrée. C'est le moment où ça devient moins amusant. Ils peuvent tellement resserrer en certaines circonstances que ça en devient oppressant. Parfois certains manifestants s'évanouissent. J'ai déjà vu ça. Les flics ont alors commencé à sortir les manifestants un par un. Quelqu'un, près de moi, a lancé : « On peut tous donner le même nom ! Camille Dupont ! » J'ai dit : « Okay ! » On m'a sorti de la nasse vers la fin. Un flic cagoulé, super grand, m'a demandé de le suivre. Puis, à l'écart de la nasse, il a fouillé mon sac. Il m'a demandé si j'avais quelque chose de dangereux dedans. J'ai répondu : « Oui, j'ai un pamphlet contre l'empereur Claude, c'est *L'Apocoloquintose...* » Il m'a dit : « Je ne sais pas ce que c'est. Je ne suis pas cultivé. » J'ai répondu : « C'est un citrouillage de prince. » Jusque-là tout était vrai. Il m'a ensuite demandé mon nom et mon prénom. J'ai dit : « Camille Dupont. » Il m'a demandé quel était mon vrai nom. Je ne voyais que les yeux du flic cagoulé. Ces yeux me fixaient et je les fixais en retour. Il m'a redemandé de dire mon vrai nom. Camille Dupont. Puis,

il a appelé un supérieur qui m'a demandé, lui aussi, de dire mon vrai nom. Camille Dupont. Il m'a dit : « Vous n'avez que ça à faire ? » J'ai répondu : « Il y a plein de gens qui n'ont que ça à faire... » Il m'a rétorqué : « Vous voulez dire qu'on n'a que ça à faire ? » J'ai répondu : « Il y a des gens, en général, qui n'ont que ça à faire... » On en était là quand ils ont appelé un camion, rien que pour moi. Ils m'ont fait monter dedans. Il y avait de petites cellules. Juste assez de place pour s'asseoir. Cela me rappelait des souvenirs. J'ai dit que j'étais claustro et que je préférais ne pas entrer là-dedans. Mais de toute évidence, je n'avais pas le choix. Le flic m'a dit : « On ne va pas loin... » Pas loin, pas loin... La rigolade était terminée et la *remontada* ressemblait de plus en plus à une descente aux enfers.

Une fois arrivés au commissariat de la Tour d'Auvergne, une grande perche maigre, en civil, est venue me sortir du camion. Elle m'a demandé : « Pourquoi vous êtes là ? » « Contrôle d'identité » j'ai répondu. « C'est quoi votre nom ? » « Camille Dupont. » « Vous pouviez pas choisir un autre nom ? » J'ai rien répondu. En traversant la cour avec le flic qui me tenait par la manche, comme pour m'empêcher de partir en courant, je me suis demandé : c'est vrai, pourquoi je n'ai pas donné un autre nom ? Il en existe plein

d'autres des noms... La grande perche maigre et nonchalante (qui se disait sans doute que mon arrestation n'était pas l'enjeu du siècle et que tout ça allait faire encore beaucoup de paperasses pour pas grand-chose) m'a conduit dans un bureau où quelques flics en uniforme bavardaient. On m'a fait asseoir sur une chaise. Je crois que j'avais un air un peu blasé. En tout cas, c'est l'air que je me donnais. En même temps, il y avait pas mal d'incertitudes. Une fois qu'on entre dans ces lieux-là, on ne sait jamais comment et à quelle heure on va en sortir. Je me demandais jusqu'où cette histoire allait bien me mener.

J'en étais là de mes premières réflexions quand une flic en civil, d'une cinquantaine d'années, a débarqué. Elle parlait fort, comme pour impressionner son auditoire. Sa voix résonnait dans la pièce. Ce n'était pas agréable. Cela me rappelait le CM1 quand j'avais fait une connerie et que je m'étais retrouvé dans le bureau de la directrice. La flic s'est tournée vers moi et m'a demandé : « Alors, c'est quoi votre nom ? »

J'ai répondu comme aux autres : « Camille Dupont. »

Ce n'était pas original. Je commençais à en avoir marre de cette mauvaise pièce de théâtre.

La policière a commencé à fouiller mon sac à dos.

« C'est quoi ces papiers ? » a-t-elle demandé.  
Moi : « Ce sont des portraits de l'empereur Claude... C'est lié à la publication d'un pamphlet contre l'empereur... »

Elle m'a regardé, interloquée, puis a recommencé à fouiller le sac.

Elle avait l'air blessée au bras comme si la veille, dans les couloirs du commissariat, ses collègues l'avaient confondue avec une Gilet jaune. Elle faisait vraiment peine à voir. Elle avait une cinquantaine d'années, la retraite n'était pas pour tout de suite, mais sans doute n'aurait-elle pas craché sur une retraite anticipée ou une pension d'invalidité. Je pensais à ça en la regardant fouiller péniblement mon sac à dos, quand soudain elle a trouvé une enveloppe avec un truc dedans.

Elle a lancé : « Ah ! tiens tiens... Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Un des flics en uniforme a ouvert un œil comme un chien de garde assoupi qui vient d'entendre un bruit suspect.

Elle pensait sans doute avoir mis la main sur la preuve qui me compromettrait et justifierait ma présence, les paperasseries et tout le reste. Elle a ouvert l'enveloppe. Il n'y avait là-dedans qu'un chargeur de portable. Si un couteau suisse pour le pique-nique pouvait, pendant une garde à vue, se transformer en arme, il était quand même plus difficile de faire passer un chargeur de téléphone portable pour une

arme avec destination ou pour la preuve que vous participiez à un attroupement en vue de commettre des violences sur des biens, des personnes et toutes sortes de choses. J'ai noté comme une légère déception chez la flic. Je sentais bien que j'étais un client décevant. Je me décevais moi-même. Je n'avais même pas envie de sauter par la fenêtre, dans le parking, comme je l'avais vu faire dans des films policiers. Souvent, c'est la scène qui relance l'intérêt dramatique. Et dans la série télé, c'est la scène qu'on gardera pour le générique.

De toute évidence, je n'étais pas un bon client. Je ne ressemblais pas au portrait-robot du dangereux ultra-gauchiste. Peut-être même que j'étais juste un type qui n'a pas de bol et qu'on a embarqué par hasard. Je me demande si cette idée n'a pas traversé l'esprit de la flic à ce moment-là. N'avais-je pas, après tout, une tête à m'appeler Camille Dupont ? La tête du type qui n'a pas de chance et qui le sait.

Soudain, elle a repris sa voix forte, désagréable, et elle m'a lancé : « Vous ne vous appelez pas M. X. par hasard ? Hein ? » Elle venait de prononcer mon nom. Cela faisait bizarre, comme si j'avais commencé à me persuader que je m'appelais vraiment Camille Dupont. J'étais tombé sur un fin limier qui, sous des dehors de flic cabossée et hors d'état de nuire, cachait bien son jeu. Il ne lui avait pas

fallu plus de quelques minutes pour trouver mon identité. « C'est bien ça votre nom ? » Elle était toute fière et les autres flics, ceux en uniforme, semblaient admiratifs. Ils se disaient sûrement qu'elle avait trouvé aussi vite parce qu'elle était une intelligence supérieure, parce qu'elle avait passé un concours ou quelque chose dans le genre, alors qu'eux, les flics en uniforme, jamais ils n'auraient réussi à trouver aussi rapidement. Sûr qu'ils auraient donné leur langue au chat pour savoir. Et cela aurait marché tout aussi bien car j'en avais marre de ce Camille Dupont si peu crédible.

La flic tenait dans sa main une enveloppe rouge. Il y avait mon nom dessus. Ah ! j'avais dans mon sac cette carte de vœux envoyée par Bill H. à une ancienne adresse et que je venais de récupérer. Bill me souhaitait un joyeux Noël avec la carte d'un chat qui s'appelait Bob, portait un bonnet de père Noël, remuait sa queue à côté de laquelle il était écrit « Tinkle Tinkle ». J'avais rencontré Bill quinze ans plus tôt et voilà qu'il m'écrivait et me disait de passer lui dire bonjour si jamais je remettais un jour les pieds dans l'Arkansas. Ah ! Bill H. m'avait donc trahi. J'ai alors repensé, assis dans ce bureau, à notre virée dans le Las Vegas du Middle West. On avait assisté à un spectacle de sosies d'Elvis, des Blues Brothers, de Barbra Streisand, etc. Après le spectacle,

au moment de démarrer la voiture, songeur, Bill m'avait demandé : « Tu penses vraiment que c'étaient des sosies ? » Je lui avais répondu : « J'ai toujours pensé qu'Elvis était encore vivant ! » Bill avait rétorqué : « Je sais qu'Elvis est mort. Mais tu ne crois pas que c'était la vraie Barbra Streisand ? » J'ai failli éclater de rire, là, dans le commissariat, en repensant à Bill H. Je me suis retenu pour ne pas aggraver mon cas.

J'ai reconnu que c'était bien là mon nom et mon prénom. La flic fin limier m'a demandé de la suivre dans les couloirs du commissariat. Ce commissariat me rappelait le musée de la Stasi que j'avais visité, quelques mois plus tôt, à Berlin. Le musée est installé dans les anciens locaux de la Stasi. Et c'était exactement pareil. Même escalier, mêmes longs couloirs, mêmes couleurs ternes. Je suis entré dans le bureau et me suis assis sur la chaise. La flic a continué de parler fort comme pour me mettre la pression alors que je pensais qu'il n'y avait plus de suspense puisqu'elle connaissait mon identité. Je pensais que l'affaire était close. Mais ce n'était pas moi qui menais la danse. La flic a commencé à taper sur le clavier de son ordinateur et à me poser des questions. J'avais déjà donné mon identité. Je ne voulais pas en dire davantage. J'avais vu plusieurs films dans lesquels le type arrêté répond à quelques

questions qui ont l'air anodines et, au final, parce qu'il a trop parlé, on lui met sur le dos des affaires super importantes. Mais la flic devait maintenant vérifier que cette identité était bien la mienne. Bill H. aurait très bien pu avoir écrit à quelqu'un d'autre de passer lui dire bonjour si jamais il remettait un jour les pieds dans l'Arkansas. Quelle preuve est-ce que j'avais que j'étais bien le destinataire de cette lettre ? Aucune. En fait, j'avais tous mes papiers sur moi mais j'avais dit que je n'avais rien. Le fin limier n'avait pas pensé à me fouiller. Elle savait que j'avais donné un faux nom mais me croyait sur parole quand je lui disais que je n'avais pas de papiers sur moi. Je lui avais aussi dit que je n'avais pas de portable, du coup, quand j'ai reçu un de ces textos très sonores comme on en reçoit sur les vieux téléphones, j'étais un peu embêté. La flic m'a regardé et a dit : « Vous n'avez pas de portable, hein ? J'ai fouillé votre sac, il n'y avait rien dedans. » L'idée qu'on puisse mettre son téléphone portable dans la poche de son pantalon devait être d'une telle extravagance que jamais elle n'aurait pu deviner où était mon portable. Quand j'ai reçu le texto, j'ai regardé vers le portemanteau où des vêtements étaient accrochés et elle a suivi mon regard. C'était un fin limier pas si fin que ça... Je ne sais pas si c'est pour reprendre la main mais soudain elle a gueulé : « DUPONT AVEC UN T OU

AVEC UN D ? » Je me suis soudain redressé sur ma chaise. Je me suis dit que je n'étais pas encore tiré d'affaire. Elle pouvait m'emmerder encore longtemps.

La flic a demandé si elle pouvait appeler quelqu'un qui me connaissait et qui pourrait confirmer mon identité (un ami ? une petite amie ?). Elle se croyait sans doute dans ce jeu télévisé où les participants peuvent appeler un ami pour les aider à répondre à une question difficile.

Elle : « Qui est-ce qu'on peut appeler ? »

Moi : « Je ne sais pas... Je vois pas trop... »

Elle a insisté : « C'est pourtant simple, si j'étais à votre place, je demanderais à ce qu'on appelle une amie, elle dit à quoi je ressemble, et c'est terminé, je peux partir... »

Je réfléchissais. C'était comme si on pouvait entendre mes méninges crâniennes en train de s'entrechoquer. À chaque question, je prenais un air très concentré. Je prenais le temps de la réflexion, comme si on m'avait posé une question métaphysique très compliquée et que j'essayais de me souvenir de la lecture ancienne d'un livre d'Aristote.

Et puis : « Non, je suis désolé, je ne vois pas trop qui est-ce que vous pourriez appeler... » J'étais le type qui ne connaît personne. Cela doit certainement exister. Il croise des gens quand il va faire des courses au supermarché et quand il se promène dans son quartier mais

personne qui pourrait se rappeler de son nom et confirmer son identité.

Elle a donc essayé une autre méthode. Elle m'a demandé : « Vous avez déjà eu affaire à la police ? En tant que victime... Ou pour autre chose ? »

Moi, après une longue réflexion : « Euh... Non... Je ne crois pas... »

Elle : « Est-ce que vous êtes déjà allé devant la justice ? Est-ce que vous avez déjà fait des bêtises quand vous étiez petit ? »

Moi : « Des bêtises ? Je ne sais pas... Qu'est-ce que vous entendez par "faire des bêtises" ? »

Elle : « Des bêtises... Comme voler des bonbons... »

Moi : « Ah ! c'est ça des bêtises ? J'imagine que tout le monde vole des bonbons quand il est petit, non ? »

Elle : « Non non pas du tout ! Moi, mes enfants, ils ne volent pas de bonbons, s'ils ont envie de manger des bonbons, ils nous demandent de l'argent et ils achètent des bonbons avec. Mais c'est pas ça le problème ! » se reprend-elle soudain.

« Est-ce que vous êtes déjà allé devant un juge ? »

Moi : « Je sais pas... Je ne crois pas... Non... »

En lui faisant cette réponse, je me disais qu'il faudrait quand même être très distrait pour oublier qu'on est déjà passé devant un juge. Peut-être qu'il y a des personnes qui oublient ce genre de détails, comme on oublie les mauvais souvenirs. « Ah oui ! c'est vrai, j'ai pris dix mois avec sursis pour violence contre un policier, dans une manif. Désolé, j'avais oublié... Ah ! c'était vous ? Pardon, je ne vous avais pas reconnu. »

À toutes les questions, je répondais très évasivement. Je m'amusais à ne pas finir mes phrases. Je me suis même dit : tu fais ton Patrick Modiano. Je me souviens l'avoir vu à la télévision, au début des années 90, chez Bernard Pivot. Il était comme incapable de finir une phrase. Il commençait une phrase qui s'enlisait, avant de s'arrêter en plein milieu... C'était très beau... On se demandait comment il pouvait écrire des livres, alors qu'à l'oral, il n'arrivait même pas à faire une phrase entière. Mais c'était peut-être justement parce qu'il n'arrivait pas à parler qu'il écrivait. Et il écrivait sur des périodes sombres, des boutiques obscures, des personnages troubles. Comment être assuré de quoi que ce soit ? Comment mettre un point final à une phrase ? Tout reste ouvert. Tout est mystérieux. Rien n'est sûr... Si vous attendez une réponse claire, vous n'en aurez pas et vous

resterez sur votre faim. Cela peut rendre fou, très certainement, celui qui mène l'entretien. Essayer de suivre le fil d'une telle pensée, c'est comme de s'engager dans un labyrinthe en perpétuel mouvement ou d'avancer sur un sol qui se dérobe en permanence.

À une question de la flic, je me suis contenté d'une moue et d'un petit bruit, comme si j'avais fait un petit pet avec ma bouche en cul-de-poule.

Elle s'est énervée : « C'est pas une réponse ça ! C'est oui ou c'est non ! Pourquoi est-ce que vous avez donné un faux nom ? »

Haussement d'épaules et moue. Puis : « Je ne sais pas... »

Si l'interrogatoire était noté comme une interro au collègue, j'allais récolter une très mauvaise note. J'étais incapable de répondre à une seule question, même pas aux plus faciles.

« Êtes-vous déjà allé dans une manifestation ? » a-t-elle repris.

« Euh... (long moment de réflexion) Je ne sais pas... Qu'est-ce que vous entendez par "manifestation" ? »

J'y allais quand même un peu fort, comme si j'étais assez idiot pour ignorer ce qu'était une manifestation, alors qu'on venait de m'arrêter dans une manif sauvage. La flic : « Ce que vous voulez comme manifestation !... Gilets jaunes, Climat... Ce que vous voulez ! »

Moi : « Une manifestation, vous dites ? Euh... Je ne sais pas... (long silence) Une manifestation ? »

La flic : « Oui, oui, une manifestation ! »

Elle ajoute, pour m'aider : « À mon époque, il y avait, par exemple, des manifs Devaquet... Vous êtes trop jeune pour être allé aux manifs Devaquet, mais c'est un exemple... Mais vous savez bien ce que c'est qu'une manifestation, non ? »

Moi : « Oui... Je crois... Enfin... Je ne sais pas... »

Elle : « Vous avez fait des manifs de Gilets jaunes ? Vous savez, nous aussi on pourrait aller dans les manifs de Gilets jaunes... »

Là, voyant que les stratégies précédentes ne fonctionnaient pas trop, elle en essayait une autre. Je crois qu'elle avait aussi un peu pitié du demeuré qui se trouvait en face d'elle. Elle m'a même dit : « Vous avez l'air d'avoir fait des études, comment ça se fait que vous ne comprenez pas ce qu'on vous demande ? »

Moi : « Euh... Je ne sais pas... »

Cette réponse fonctionnait dans tous les cas et cela permettait de gagner un temps fou. Chaque réponse peut prendre un temps infini et tout dépend de la patience de votre interlocuteur. Quand on pose une question, dans la vie courante, on laisse toujours un peu de temps à son interlocuteur pour réfléchir avant de parler. Mais cela peut durer longtemps si

on étire le temps au maximum. Chaque question ouvre un abîme de réflexion. Le seul mot « manifestation » par exemple peut prendre des sens très différents. Je lui ai demandé si la manifestation à laquelle elle pensait pouvait avoir un lien avec la culture. Visiblement très contente que j'y mette enfin un peu de bonne volonté, elle a dit que ça pouvait être n'importe quel type de manifestation ! En réfléchissant bien, oui, j'étais déjà allé dans un salon du livre, qui est une manifestation culturelle parmi d'autres, mais je n'ai pas eu le temps ou pas osé faire cette réponse qu'elle s'était déjà lancée dans la liste des quelques manifestations auxquelles j'aurais pu participer, mais restreignant la définition de la manifestation à son sens politique et revendicatif.

Elle m'a demandé de préciser ma situation maritale. C'est allé assez vite. J'ai dit que j'étais célibataire. Je n'allais pas commencer à lui raconter que j'étais amoureux et les circonstances de ma rencontre avec Anne et tout ça. À ce moment-là, j'étais un personnage de roman existentialiste, seul, assis dans un bureau de commissariat, ne connaissant personne ici-bas, abandonné des autres êtres humains, embarqué par erreur dans un quartier sans âme, perdu entre une voie ferrée et un camp militaire. J'étais cet homme sans aucune

chance, sans destin, broyé par une machine bureaucratique injuste. J'étais un personnage à la Beckett qui était là parce qu'il devait bien être quelque part mais qui ne savait pas trop ce qu'il attendait, ni ce qu'on attendait de lui. J'étais l'homme qui ne savait pas, l'homme sans savoir aucun sur aucun type de chose. La seule chose que je connaissais, et encore je m'étais trompé, c'était mon nom. La flic n'osait pas détourner le regard, sinon le suspect risquait de s'évaporer. Et qu'est-ce qu'on fait d'une procédure quand la personne arrêtée disparaît par absence de consistance, d'épaisseur ? Cela complique très certainement la procédure.

Sans doute que la flic en avait marre de cet interrogatoire qui ne menait nulle part. Elle a alors imprimé le procès-verbal et elle m'a demandé de le signer. J'ai pris la feuille et j'ai lu le papier. Je me suis plongé dedans comme si c'était *À la recherche du temps perdu*. J'étais bien décidé à lire très attentivement chaque ligne, chaque mot. J'imaginai son agacement. Combien de temps va-t-il encore mettre pour lire cette simple déclaration ? On ne pouvait pas me demander de lire plus vite. C'est tout à fait normal de prendre son temps quand on fait les choses sérieusement. Il aurait été fort impoli de signer sans même lire, genre je m'en fous de votre déclaration. Non, non, non, je prenais les choses à cœur.

C'était mon procès-verbal... Le mien... C'était comme publier un roman ou un poème... On le signe et ensuite ça devient un document officiel et pourquoi pas à charge. Combien d'écrivains ont publié des textes et les regrettent aujourd'hui ? On me demandait de signer un texte, de confirmer que c'était bien ma parole qui était consignée là. Je me sentais presque ému... Mais vers la fin du document, j'ai été très surpris car on me faisait dire des choses que je n'avais jamais dites. J'avais pris suffisamment soin de choisir chaque mot précisément pour qu'on ne m'attribue pas ensuite des propos qui n'étaient pas les miens. Si la fonctionnaire de police désirait écrire un roman, de la fiction, elle en avait tout à fait le droit et je respectais ce désir-là, mais pourquoi utiliser mon nom comme signature ? Je me suis alors redressé sur ma chaise et j'ai dit très poliment, un peu outré, comme quand on est victime d'une injustice et que cette seule injustice peut faire s'effondrer tout l'édifice judiciaire, et même davantage encore, imaginez un peu : « Il est écrit, là, Madame, que je n'ai pas d'enfant, or je n'ai jamais parlé d'enfant ! Je ne peux pas signer ce document ! »

La flic : « Mais c'est automatique... C'est une case qui se remplit automatiquement... Vous êtes célibataire, hop, l'ordinateur écrit que vous n'avez pas d'enfant... C'est comme quand vous souscrivez à une assurance, il y a

des cases qui se remplissent automatiquement, c'est pareil ! C'est l'ordinateur ! »

Moi : « Mais justement, on m'a toujours dit de bien lire les contrats d'assurance, surtout les petites lignes dans le bas... Je suis désolé, mais on m'a toujours appris ça... Je ne peux pas signer ce document... Et là, il y a marqué que je n'ai pas de distinction... Mais je ne sais même pas ce que c'est que des distinctions... »

Elle s'énerve et moi je me régale intérieurement de la scène qui est d'anthologie à l'échelle de ma petite existence existentialiste.

La flic : « Mais comment ça, vous ne savez pas ce que c'est qu'une distinction ? C'est comme une décoration... On en reçoit une quand on a fait une campagne ! » Moi : « Une campagne ? »

Elle : « Oui, une campagne militaire, par exemple ! Vous n'avez pas fait votre service militaire ? »

Moi : « Non et je ne vois pas de quoi vous parlez avec votre campagne. »

Elle me parle ensuite d'une émission de télé où de jeunes personnes reçoivent des décorations... Mais je n'ai pas la télé et je ne vois pas du tout à quoi elle fait référence. Tout cela devient absurde et le ton monte.

En entendant les éclats de voix, un de ses collègues a passé la tête par l'entrebâillement de la porte, pour s'assurer que tout était okay.

Mais ce n'était pas à moi qu'il s'adressait. Je ne pouvais pas lui dire que tout n'était pas okay car on voulait me faire signer un procès-verbal bidon. Son collègue lui a demandé la raison de l'interrogatoire. Elle a répondu, comme épuisée : « Vérification d'identité... » Le collègue a eu l'air surpris, comme si pour un truc aussi anodin qu'un contrôle d'identité, il n'y avait pas de quoi s'énerver. À ce moment-là, la flic a décidé de tenter autre chose et elle m'a emmené dans un bureau voisin où il y avait une autre femme flic qui ressemblait à Françoise Nyssen. C'était vraiment bizarre. C'était le sosie de Françoise Nyssen, car ça ne pouvait pas être la vraie. Qu'est-ce qu'elle aurait fait là ? Elle m'a dévisagé pendant de longues secondes comme si elle essayait de se souvenir si elle m'avait déjà vu. J'avais l'impression qu'avec elle le rôle d'existentialiste égaré dans les méandres bureaucratiques d'une petite ville grise de province aurait été beaucoup plus difficile à tenir. Il aurait fallu trouver autre chose. Puis elle a quitté son bureau, m'y laissant tout seul, mais pas très longtemps, car assez vite un jeune flic est venu me surveiller. Il n'avait pas l'air bien méchant. Il ressemblait à un prof de sport qui vient de prendre son premier poste au collège. Il avait une tête à souffler dans un sifflet et à animer des matchs de foot. Il n'était pas fait pour travailler à l'intérieur mais plutôt pour gambader

dehors, en plein air. Je ne savais pas pourquoi il me surveillait et lui non plus, sans doute, ne le savait pas. C'était peut-être pour éviter que je ne vole des stylos et des gommes dans le bureau de Françoise Nyssen. Sans doute qu'à côté, les deux flics faisaient le point sur mon interrogatoire et se demandaient si j'étais vraiment idiot ou si je faisais juste semblant. Elles ont probablement choisi la première option. Le sosie de Françoise Nyssen m'a alors ramené dans le bureau où était mené l'interrogatoire.

La pression était comme retombée. Je m'apprêtais à affronter courageusement une nouvelle salve de questions quand la flic m'a lancé : « Vous signez, vous signez pas ? C'est pas grave... Moi, je m'en fiche !... Vous pouvez partir ! » Il y avait dans son regard comme un soulagement immense. Elle n'en pouvait plus de cet interrogatoire pour rien qui aurait pu durer encore des heures. Elle était déjà mal fichue, pour une raison que j'ignorais, et il avait fallu en plus qu'elle tombe sur un type qui ne comprenait rien aux questions qu'on lui posait. Il avait des lunettes d'intellectuel pourtant. C'était bizarre pour elle. Il y avait quelque chose qui clochait mais elle ne voulait pas prendre le risque de pousser plus avant les investigations. Plus vite je dégageais et mieux c'était pour elle. J'étais presque déçu que ça se termine aussi rapidement.

Je commençais à bien m'amuser. Dans *Usual Suspects*, l'interrogatoire de Keyzer Söze dure bien plus longtemps. Mais si ça avait duré plus longtemps, je ne sais pas si elle aurait tenu le coup. Elle aurait pu me claquer entre les doigts. Je ne sais pas si c'est déjà arrivé. Dans ce cas-là, j'imagine que j'aurais pris le procès-verbal, mon blouson, mon sac à dos et puis je serais sorti discrètement... Mais elle tenait, pour l'instant, toujours sur ses jambes, même si elle me faisait penser à un boxeur qui vient de se prendre un bon uppercut, qui est sonné et qui titube. À ce moment-là, si vous foncez et enchaînez une série de crochets, l'autre est foutu, il ne peut plus répliquer et rendre coup pour coup. C'est le K.O. assuré. Elle a quand même trouvé la force de me dire de prendre mes affaires et de la suivre. Elle m'a guidé dans les couloirs, vers la sortie, comme si elle voulait s'assurer que je quitte bien les lieux et qu'on ne me revoie plus de sitôt. Ce comico, c'était un vrai labyrinthe. Jamais je n'aurais réussi à trouver mon chemin tout seul, là-dedans. J'aurais pu me perdre, pousser la mauvaise porte, et qu'est-ce qui se serait alors passé ? Je me le demande bien. Une fois au rez-de-chaussée, la flic a ouvert la porte qui donnait sur la cour. Je ne sais plus si elle a dit quelque chose mais à peine ai-je fait quelques pas dans la cour que la porte s'est vite refermée dans mon dos.



J'ai alors traversé la cour et j'ai franchi les grilles. J'étais à nouveau un homme libre. J'ai contourné le comico et, devant l'entrée officielle, je suis tombé sur un petit attroupe-ment. Il y avait là des amis, quelques drapeaux syndicaux. Tous étaient venus pour me soutenir. J'avais entendu des cris et des chants qui montaient de la rue quand j'étais dans le bureau de Sherlock Holmes : c'était eux ! Une camarade m'a demandé comment ça s'était passé. J'ai répondu que ça s'était plutôt bien passé.









À paraître

*Recueil à punchlines. Réédition* — Collectif

*Recueil à punchlines. Le jeu* — Collectif

*Explorations urbaines. Analyse et récits du Grand Lustucru* — Julien Martin Varnat

*Éprouver le sens de la peine. Les probationnaires face à l'éclectisme pénal* — Jérôme Ferrand, Fabien Gouriou, Olivier Razac





Dans la même collection

*Se faire virer.* Suivi de *Camera obscura*  
— Manon Delatre

*La Communale* — Marc Faysse

*Survie en télévente* — Marc-Adrien Nières

*On a perdu Quentin.* Suivi de *Casser du sucre*  
à la pioche — Éric Louis

*Parti pour Croatan* — Michel Vézina

*Casser du sucre à la pioche* — Éric Louis



Dans la collection  
Essais & sciences sociales

*Où sont les « gens du voyage » ? Inventaire critique des aires d'accueil* — William Acker

*Joie Militante. Construire des luttes en prise avec leurs mondes* — carla bergman et Nick Montgomery. Traduction de Juliette Rousseau

*Recueil à Punchlines. 600 phrases percutantes de plus de 250 artistes sur 30 années de raps francophones* — Collectif

*L'horizon est ici. Pour une prolifération des modes de relations* — Myriam Suchet

*Agir ici et maintenant. Penser l'écologie sociale de Murray Bookchin* — Floréal M. Romero. Préface de Pinar Selek et postface d'Isabelle Attard

*Uzeste : Politiques d'UZ. Tome 2, Critique en étendue* — Sous la direction de Julie Denouël et Fabien Granjon



*Quand la sociologie entre dans l'action.  
La recherche en situation d'expérimentation  
sociale, artistique ou politique*  
— Pascal Nicolas-Le Strat

*L'art de conter nos expériences collectives.  
Faire récit à l'heure du storytelling*  
— Benjamin Roux

*Politiques d'UZ. Vivacités critiques du réel*  
— Sous la direction de Julie Denouël  
et Fabien Granjon

*Des gestes de lecteurs* — Claire Aubert

*Le travail du commun*  
— Pascal Nicolas-Le Strat



Dans la série  
Petits manuels

*Petit manuel critique d'éducation aux médias.  
Pour une déconstruction des représentations  
médiatiques* — Collectif La Friche –  
Édumédias

*Petit manuel de l'habitant participatif. Bâtir de  
commun au-delà des murs* — Samuel Lanoë

*Petit manuel de travail dans l'espace public.  
À la rencontre des passants* — Jérôme Guillet

*Petit dico à l'épreuve des réunions.  
Nouveaux mots pour rire de nos pratiques*  
— Charlotte Dementhon et Claire Ichou

*Petit manuel de discussions politiques.  
Réflexions et pratiques à l'usage des collectifs*  
— Cédric Leterme, Gaëlle Jeanmart  
et Thierry Müller



⊕

**Dans la collection  
Culture des précédents**

*Faire (l')école. Un collègue associatif sur la  
Montagne limousine* — Collectif  
Les archéologues d'un chemin de traverse

*Vous ne pouvez rien faire contre nous,  
nous vous empêchons de vieillir*  
— Les lascars du Lep électronique

*Manifeste du tiers paysage* — Gilles Clément.  
Présentation d'Alexis Pernet

⊕ *Cravirola. Une expérimentation politique  
alliant vie et travail* — Jérémie Lefranc ⊕

*Un paysage du renversement. Des agriculteurs  
à l'école du sol* — Clément Bardaine  
et Alexis Pernet

*Entretien avec Saul Alinsky.  
Organisation communautaire et radicalité*  
— Préface d'Yves Citton

*Histoire des équitables pionniers de Rochdale*  
— George-Jacob Holyoake

⊕







Achévé d'imprimer en septembre 2021  
par Corlet Imprimeur  
Z.A. Charles Tellier - 14110 Condé-en-Normandie  
pour le compte des éditions du commun.  
Imprimé en France



La collection des réels réunit des textes et des récits de vie qui se tiennent au bas du ventre comme le poids des souvenirs.

Le réel dans sa dimension sociale, vivante, éprouvée, chahutée, le réel pour rappeler au goût de vivre, à l'autre, au commun.

C'est ce qui est, ce qui souffle en chacun et chacune d'entre nous, la pulsation et la chair.

Non-fiction, auto-fiction ou récit, le réel se matérialise par les mots et le rythme. Et c'est à travers eux que nous entrons au cœur de ce qui fait la singularité de chaque personne, son intimité.

Une intimité qui porte les motifs d'un avenir collectif et commun.





